

Francine Noël

# Une vieille passion

*Francine Noël est aujourd'hui connue pour son premier roman, Maryse. Et quel roman! Avec sa publication, cette femme de 40 ans, mère d'un enfant, fut projetée au rang (très clairsemé au Québec) des auteur-e-s à succès. Deux ans après sa parution, Maryse continue de gagner des lectrices et des lecteurs. Il fait même l'objet d'une publication en feuilleton dans La Presse.*

**par Marie-Claude Trépanier**

**L**ors de l'entrevue, j'ai voulu revenir sur les personnages et sur l'histoire de *Maryse*. J'avais oublié que Francine Noël était passée à autre chose: elle a presque fini d'écrire un deuxième roman, la suite de *Maryse*, en plus d'écrire et de voir à la production de sa première pièce de théâtre qui sera présentée au Théâtre d'Aujourd'hui en janvier.

Le théâtre n'est pas étranger à Francine Noël: depuis plusieurs années, elle enseigne le théâtre à l'Université du Québec à Montréal et, avant d'être écrivaine, elle était comédienne puis collaboratrice régulière à la revue de théâtre *Jeu*. C'est à se demander, d'ailleurs, pourquoi elle a d'abord publié un roman puisque ses activités la liaient davantage à la dramaturgie: «Je voulais faire quelque chose et le roman s'y prêtait davantage. Je voulais aussi être seule à assumer et à signer le produit final. Je n'étais pas sûre de moi, j'avais l'impression que je n'étais pas capable d'écrire pour le théâtre. Puis, un jour, le Théâtre d'Aujourd'hui m'a proposé de participer à un atelier. S'ils n'étaient pas venus me chercher, je crois que j'aurais mis cinq ans à me rendre compte que j'avais le goût d'écrire une pièce.»

La pièce fut difficile à écrire, alors que le roman ne le fut pas. Comme si la professeure jugeait trop sévèrement l'auteure: «J'ai trouvé difficile de faire passer ce que je voulais dire uniquement par ce qui est dit ou montré. Au théâtre, on n'intervient pas dans la conscience des personnages, on n'arrête pas l'action pour dire: elle pense telle ou telle chose en ce moment. Sur scène, on est réduit à ce qu'on peut montrer et on ne peut pas tout montrer. Le détail doit être signifiant.»

Travailler au théâtre signifie que l'on accepte de partager les tâches et que le produit final est celui de plusieurs personnes. La mise en scène étant une forme de réécriture du texte, il faut rechercher quelqu'un de complice: «Je voulais une femme pour monter mon texte. On a contacté une metteuse en scène qui n'a pas accepté. Cette personne avait adoré *Maryse* mais n'a pas cliqué sur ma pièce. Elle a été très correcte. Je vais du côté des femmes spontanément, mais comme le bassin de population du Québec est assez réduit, on n'en trouve pas toujours. En fait, cette déception s'est avérée une grande leçon puisque ça m'a permis de découvrir François Barbeau. Quand je l'ai rencontré, ç'a tout de suite été extraordinaire. Barbeau est un visuel mais il a un immense respect pour le texte. J'aime beaucoup travailler avec lui.»

Sa pièce *Chandeleur*, sous-titrée *Cantate parlée pour cinq voix et un mort*, raconte l'histoire d'une petite fille d'Outremont qui se fait garder pour la fin de semaine par trois gardiennes, trois femmes de milieux et d'âges différents. «J'ai voulu montrer qu'il est possible d'avoir des relations avec



Photo: Louise Lemieux

des enfants et qu'il se passe quelque chose. Je pense que les contacts qu'un enfant peut avoir avec d'autres personnes que ses parents sont absolument essentiels et tout aussi importants que l'influence du père ou de la mère. J'ai donc montré des relations basées sur l'amitié plutôt que sur l'amour, mais qui sont très fragiles parce que basées sur le bon vouloir.»

En Occident, les enfants sont la propriété privée des parents. On remet aux parents biologiques ou immédiats la responsabilité entière de leur progéniture et la tâche, généralement, revient à la mère. Mais, cette fois-ci, la mère est absente: «Je l'ai envoyée à New York pour la fin de semaine. En général, les mères qui laissent leurs enfants sont des espèces de pouffias-ses alcooliques, comme dans certaines histoires à la mode au cinéma ou en littérature. Mais la mère de ma pièce est parfaite, impeccable. Seulement, elle n'est pas là.» Pourtant, la mère de Maryse est très présente, sauf qu'elle est misérable et culpabilisante. L'image est impitoyable. Pourquoi ce contraste? «J'ai moi-même gueulé contre certains textes qui présentaient des images de mères terribles. Je pense qu'il y a quelque chose d'incontrôlable là-dedans. Je devais le faire une fois, je ne le regrette pas. Dans *Maryse*, le rapport au père n'est pas plus intéressant sauf qu'il est nimbé de poésie.»

Il y a aussi deux hommes: le premier, un homme de 50 ans, est le mort dont il est question dans le sous-titre; l'autre est son double, dans la vingtaine. Ce personnage, dans la veine du personnage de François Ladouceur dans *Maryse*, c'est un peu le regard que je porte sur les jeunes d'aujourd'hui. Je ne les trouve ni démobilisés ni niaiseux, j'essaie juste de comprendre comment ils fonctionnent. Et puis, avec les deux hommes, c'est une façon d'examiner les rapports masculins dans cette société et les responsabilités qui s'y rattachent ou pas.»

Le prochain roman de Francine Noël s'intitulera *Myriam et les grands-mères*. Il met en scène Blanche Grand'Maison entre autres, personnage dynamique déjà présent dans *Maryse*, qui incarne le double positif d'Irène O'Sullivan, la mère de Maryse: «Le roman se situe en mai 1983 et se déroule sur une période d'un mois seulement. Maryse raconte à Myriam, la fille de Marité et François, des histoires de grands-mères pour que l'enfant ait une mémoire. J'ai travaillé le canevas au moment où le bouquin du collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis 400 ans*, venait de sortir. Les histoires qu'elle raconte sont parfois épouvantes, et comme elle les raconte à une petite fille, il fallait trouver le ton. On retrouve dans le roman deux pôles: le côté cour et le côté jardin. Le jardin,

celui de François Ladouceur, est un univers harmonieux. La cour, c'est le milieu artistique, un théâtre d'art et de recherche avec des gens *weirds*. Et puis, j'aborde la mort encore une fois. Je ne m'en sortirai probablement jamais.»

La peinture d'époque, la fresque sociale créée dans *Maryse* avait séduit. Va-t-elle poursuivre dans la même veine? «Je crois qu'il y a une certaine vision sociale dans la mesure où les gens en trouvent une. On est en mai 1983 et il y a un personnage qui est fasciné par ce qui se passe au Nicaragua. J'ai noté ce qui se passait tous les jours de mai 1983. Ce qui se passe actuellement au Nicaragua était déjà inscrit dans les manchettes des journaux à ce moment-là. On voyait la tournure que ça allait prendre. J'envoie deux personnages au Nicaragua à la fin du roman.»

J'aurais voulu poursuivre, mais le temps avait filé et Francine Noël retournait au théâtre rejoindre les personnages que nous connaissons bientôt. ✕

## DANS LE PROCHAIN NUMÉRO DE LA VIE EN ROSE:

### L'AMOUR:

Comment les femmes le vivent-elles?  
Le couple est-il une PME déficitaire?  
L'amour lesbien est-il plus simple?

### LES MTS\*:

Un scandale dont on ne parle pas.

### ACTUALITÉS:

L'interdiction des objets érotiques:  
qu'en penser?

Les allocations familiales:  
une bataille perdue?

### CULTURE:

La situation des arts au Canada  
Luce Guilbault en entrevue

\* Maladies transmises sexuellement.

